

« poussière! l'insecte vous survit, et êtes-vous plus justes? Les choses d'un jour! vous êtes flétries avant que la nuit vienne, inattentives et aveugles à l'inutile lumière de la Sagesse! »

NOTES.

¹ Ces stances furent écrites par lord Byron en revenant d'un bal où avait vu madame (aujourd'hui lady) Wilmot Horton, femme du gouverneur de Ceylan. Ce jour-là, mistress W. H. parut tout en larmes avec de nombreuses paillettes sur ses vêtements.

² Mariamne, femme d'Hérode le Grand, ayant été soupçonnée d'infidélité par son mari, fut mise à mort. C'était une femme d'une beauté sans égale et d'un puissant génie. Son malheur fut d'avoir été aimée jusqu'à la frénésie par un homme qui avait plus ou moins trempé dans le meurtre de son aïeul, de son père, de son frère et de son oncle, et qui avait par deux fois ordonné qu'on la sacrifîât dans le cas où lui-même viendrait à mourir. Peu après cet acte de cruauté, Hérode fut poursuivi par le fantôme de Mariamne, jusqu'à ce que le désordre de son esprit troublât sa santé et le mit au tombeau. MILLMAN.

LE SIÈGE DE CORINTHE¹.

A JOHN HOBHOUSE,

CE POÈME EST DÉDIÉ PAR SON AMI.

AVERTISSEMENT.

22 janvier 1816.

« En 1715, la grande armée des Turcs, sous le premier visir, voulant s'ouvrir un passage au cœur de la Morée et former le siège de Napoli di Romani, la plus forte place du pays, jugea qu'il valait mieux commencer par assiéger Corinthe; en conséquence, les Turcs livrèrent plusieurs assauts. La garnison se trouvait affaiblie, et le gouverneur, voyant qu'il était impossible de résister à des forces aussi considérables, songea à capituler; mais pendant les pourparlers, le feu prit par accident dans le camp des Turcs à un magasin à poudre dont l'explosion fit périr cinq à six cents infidèles. Cet événement causa une telle exaspération aux Turcs, qu'ils refusèrent toute espèce d'accommodement, donnèrent l'assaut avec impétuosité, emportèrent la ville et massacrèrent le gouverneur Minotti et toute la garnison. Ceux qui furent épargnés restèrent prisonniers de guerre; parmi eux se trouvait Antonio Bembo, provéditeur extraordinaire. »

Histoire des Turcs, t. III, p. 151.

LE SIÈGE DE CORINTHE.

En l'an de grâce dix-huit cent dix, nous étions une société de gais pèlerins qui voyagions par terre et par mer. Oh! nous n'engendrions pas mélancolie; passant les rivières à gué, gravissant les hautes collines, nous ne donnions pas à nos chevaux un seul jour de répit; souvent une caverne ou un hangar nous servit de chambre à coucher; sur le lit le plus dur nous dormions d'un profond somme; enveloppés dans notre rude capote, sur le plancher plus rude encore de

notre barque agile, ou étendus sur la grève ayant les selles de nos chevaux pour oreillers, nous nous réveillions le lendemain frais et dispos; nous donnions libre carrière à nos pensées et à nos paroles; nous avions la santé et l'espérance; les fatigues, les contre-temps des voyages, mais point de chagrin; nous comptions parmi nous des gens de tous les pays, de toutes les religions: — il y en avait qui disaient leur rosaire; les uns professaient le culte de la mosquée, les autres de l'église, et quelques-uns, si je ne me trompe, n'en professaient aucun: à tout prendre, on eût cherché bien loin, qu'on n'eût pu trouver une réunion plus mêlée ni plus joyeuse.

Mais il en est qui sont morts, d'autres sont partis, d'autres sont dispersés au loin et solitaires; d'autres sont dans les rangs des rebelles, sur ces collines qui dominent les vallées de l'Épire, aux lieux où la Liberté se réfugie encore de temps à autre, et venge dans le sang les maux de l'oppression; d'autres sont dans des contrées lointaines; d'autres enfin sont inquiets et agités dans leur patrie; mais jamais, oh! non, jamais, nous ne nous réunirons encore pour voyager et nous égayer ensemble.

Mais ces rudes journées se sont gaiement passées; et maintenant qu'elles coulent pour moi lentes et monotones, mes pensées, comme les hirondelles, rasant la surface des mers, et voyageur ailé, me transportent de nouveau à travers cieux et champs; voilà ce qui fait que ma Muse s'éveille, et, que souvent, trop souvent, j'invite à me suivre au loin le petit nombre de ceux qui veulent bien souffrir mes vers. Étranger, — veux-tu m'accompagner maintenant, et t'asseoir avec moi au sommet de l'Acro-Corinthé?

I.

Bien des générations ont passé sur Corinthe; elle a essayé le souffle de la tempête et de la guerre; pourtant Corinthe est debout encore, forteresse toute prête aux mains de la Liberté. La fureur des ouragans, le choc des tremblements de terre ont laissé intact son roc blanchissant, clef de pierre d'une contrée qui, toute déchue qu'elle soit, vue de cette col-

line, est belle et grande encore; limite placée entre deux mers qui, roulant à droite et à gauche leurs flots pourprés, comme si elles allaient se combattre, s'arrêtent et laissent à ses pieds expirer leur colère. Mais si tout le sang versé sous ses remparts depuis le jour qui vit mourir le frère de Timoléon, ou celui qui éclaira la déroute du despote de la Perse, jaillissait tout à coup de la terre qui en fut abreuvée, Corinthe verrait bientôt cette mer de sang franchir l'inutile barrière de son isthme; ou si l'on pouvait réunir les ossements de tous ceux que le glaive y a moissonnés, cette pyramide rivale, s'élevant sous ce ciel transparent, dépasserait en hauteur l'Acropolis qui semble caresser les nuages de son front couronné de tours².

II.

Sur la cime sombre du Cithéron brille l'éclat de deux fois dix mille lances; de là, dans toute l'étendue de la plaine de l'isthme, de l'un à l'autre rivage, la tente est dressée, le croissant étincelle le long des lignes belliqueuses des musulmans; là s'avancent les spahis³ basanés, sous le commandement de leurs pachas barbues. Aussi loin que la vue peut s'étendre, la plage est couverte de cohortes en turban; le chameau de l'Arabe s'agenouille; le Tartare fait caracolier son coursier; le Turcoman a quitté son troupeau⁴ pour ceindre le cimenterre: le tonnerre de l'artillerie fait taire le mugissement des flots. La tranchée est ouverte; le souffle du canon donne des ailes aux globes sifflants de la mort; à chaque instant des fragments se détachent des murailles ébranlées par le pesant boulet; et du haut des remparts, au milieu des nuages de fumée et de poussière, un feu redoutable et bien nourri répond aux sommations des infidèles.

III.

Mais celui qui se tient le plus près des remparts et en presse la chute avec le plus d'ardeur, versé dans la science funeste de la guerre plus qu'aucun des fils d'Othman, et d'un courage aussi fier que le fut jamais un chef vainqueur sur le champ du carnage; celui qu'on voit presser les flancs de son coursier, voler de rang en rang et d'exploits en ex-

ploits, repousser les sorties des assiégés et rallier les musulmans en fuite; ou qui, lorsqu'une batterie bien défendue est demeurée imprenable, met courageusement pied à terre, et rend une nouvelle vigueur aux soldats qui ralentissaient leur feu; le premier, le plus ardent des guerriers que le sultan de Stamboul s'enorgueillit de compter dans cette armée, soit qu'il conduise ses bataillons à l'ennemi, qu'il ajuste le tube meurtrier, qu'il manie la lance, ou fasse décrire un cercle rapide à son redoutable cimenterre, — c'est Alp, le renégat de l'Adriatique!

IV.

Il est né à Venise, — d'une famille illustre; mais récemment exilé de sa patrie, il porte contre ses concitoyens ces armes dont ils lui ont enseigné l'usage, et maintenant son front rasé est ceint d'un turban. A travers mille vicissitudes, Corinthe, ainsi que la Grèce, avait enfin passé sous la domination de Venise; et là, sous ses remparts, dans les rangs des ennemis de la Grèce et de Venise, il combattait avec toute l'ardeur d'un converti nouveau et fervent qui sent bouillonner dans son cœur le souvenir de mille injures. Venise n'était plus pour lui ce qu'autrefois elle se glorifiait d'être, « Venise la libre; » et dans le palais de Saint-Marc, des délateurs ténébreux avaient confié à « la gueule du Lion » une accusation anonyme dirigée contre lui: il eut le temps de fuir et de sauver sa vie, pour en passer le reste au milieu des camps; c'est alors qu'il apprit à sa patrie à regretter sa perte: vainqueur de la croix, il l'abaissa devant le croissant, et chercha dans les combats la vengeance ou la mort.

V.

Coumourgi *, — celui dont la dernière scène orna le triomphe d'Eugène, alors que sur la plaine sanglante de Carlowitz, le dernier et le plus redoutable de ceux qui succombèrent, il mourut sans regretter la vie, mais en maudissant la victoire des chrétiens; — Coumourgi, — ne durera-t-elle pas la gloire de ce dernier conquérant de la Grèce, jusqu'à ce que des mains chrétiennes aient rendu aux Grecs

la liberté que Venise leur donna naguère? Un siècle s'est écoulé depuis qu'il a rétabli la domination musulmane, et maintenant il commande l'armée des Ottomans. Il a placé à la tête de l'avant-garde Alp, qui a justifié cette confiance par plus d'une cité réduite en cendres, et prouvé par plus d'un exploit de mort combien son cœur est affermi dans sa foi nouvelle.

VI.

Les remparts commencent à faiblir; l'artillerie les foudroie sans relâche; les batteries envoient sur les créneaux une pluie continue de boulets; les coulevrines échauffées font retentir leurs détonations; çà et là une maison est incendiée par l'explosion des bombes; l'édifice s'écroule sous le souffle volcanique du projectile éclaté; la flamme s'en échappe en longues colonnes rougeâtres, ou, dispersée en innombrables météores, va éteindre dans les cieux ses terrestres étoiles; des torrents de fumée viennent s'ajouter aux nuages, et finissent par former une vaste atmosphère de soufre, impénétrable aux rayons du soleil.

VII.

Mais Alp n'est pas seulement animé par la vengeance longtemps différée, lorsqu'il apprend aux guerriers musulmans à s'ouvrir le chemin de la brèche; car dans ces murs est renfermée une jeune fille; il espère la conquérir sans le consentement d'un père inexorable qui la lui a refusée dans sa colère, alors que sous son nom chrétien il avait aspiré à sa main virginale. En des temps plus heureux, quand son âme s'ouvrait à la joie et que le nom de traître ne planait pas encore sur lui, que de fois le carnaval l'avait vu briller dans les salons ou la gondole! que de fois il avait donné les plus douces sérénades que jamais beauté italienne ait entendues s'exhaler à minuit des flots de l'Adriatique!

VIII.

Et beaucoup pensèrent que la jeune Francesca avait donné son cœur; car depuis ce temps, sa main, recherchée par des partis nombreux, n'avait été accordée à personne et était

demeurée libre des chaînes de l'Église; et lorsque l'Adriatique porta Lanciotto aux rivages musulmans, la jeune fille devint pensif et pâle; le sourire abandonna ses lèvres; on la voyait plus souvent au confessionnal, plus rarement aux bals et aux fêtes; ou, si elle y paraissait, ses yeux baissés y dédaignaient les cœurs qu'ils avaient subjugués; ses regards étaient distraits, sa parure moins brillante, sa voix moins vive au milieu des chants, ses pas légers moins rapides parmi ces danses que d'autres voyaient interrompre à regret au lever de l'aurore.

IX.

Minotti avait été envoyé par l'État pour gouverner le pays qui s'étend depuis Patras jusqu'à la mer d'Eubée, et que les généraux de Venise avaient soustrait à la domination musulmane à l'époque où Sobieski avait abattu son orgueil sous les remparts de Bude et sur les rives du Danube; Minotti, investi des pouvoirs du doge, était venu occuper les remparts de Corinthe alors que la paix, longtemps exilée de la Grèce, lui souriait de nouveau, avant que la perfidie eût violé cette trêve qui l'avait affranchie du joug des infidèles. Sa fille charmante l'avait accompagné, et jamais beauté plus ravissante n'avait paru sur ce rivage depuis le jour où l'épouse de Ménélas, abandonnant son seigneur et sa patrie, apprit aux mortels quels maux accompagnent d'illégitimes amours.

X.

Le rempart est en ruines; la brèche est ouverte; demain, aux premiers rayons de l'aube, les assiégeants se fraieront une voie à travers cette masse disjointe, et l'assaut redoutable sera donné. Tous les postes sont assignés d'avance: déjà est prête cette troupe d'élite de Tartares et de Musulmans; ces *enfants perdus*, qui méprisent jusqu'à la pensée de la mort, s'ouvrent un passage à coups de cimeterre, ou pavent de leurs cadavres la route des braves qui les suivent, prenant pour marchepied — le dernier qui succombe.

XI.

Il est minuit: sur les brunes montagnes le disque de la

froide lune verse ses rayons; la mer roule ses flots d'azur; le ciel bleu s'étend là-haut, comme un autre océan, parsemé de ces îles de lumière qui rayonnent d'un éclat si merveilleux, si éthéré. Qui n'a pas souvent, après les avoir contemplées dans leur splendeur, ramené à regret ses regards sur la terre, et souhaité des ailes pour prendre son vol et se mêler à leurs éternelles clartés? Les vagues des deux mers reposent calmes, transparentes, azurées comme l'air; à peine si leur écume ébranle les cailloux de la plage, et leur murmure est doux comme celui des ruisseaux. Les vents dorment assoupis sur les vagues; les bannières laissent retomber leurs plis le long des lances qui les supportent, et que surmonte un lumineux croissant; rien ne vient interrompre ce profond silence, si ce n'est la voix de la sentinelle répétant le mot d'ordre, le hennissement aigu du coursier ou l'écho de la colline qui répond; et le vaste murmure qui plane, de l'une à l'autre rive, sur cette sauvage armée, pareille à une forêt dont le vent agiterait le feuillage, quand monte dans l'air la voix du muezzin pour faire entendre à minuit le signal accoutumé de la prière. Sa parole cadencée et plaintive s'élève sur la plaine comme la voix d'un esprit solitaire; il y a dans son harmonie je ne sais quoi de triste et de doux, comme lorsque la brise touche les cordes d'une harpe, et y éveille cette mourante et vague mélodie inconnue à la musique humaine. Elle résonne à l'oreille des assiégés comme l'annonce prophétique de leur chute; elle communique à l'assiégeant lui-même je ne sais quelle impression lugubre et terrible; c'est ce frisson inexplicable et soudain pendant lequel le cœur cesse un instant de battre, pour accélérer ensuite ses pulsations, comme honteux de la sensation étrange que son silence a produite; c'est ce tressaillement que nous donne le tintement soudain d'une cloche funèbre, son glas n'annonçât-il que la mort d'un inconnu.

XII.

La tente d'Alp est dressée sur le rivage; les bruits expirent, la prière est dite; les sentinelles sont posées, la ronde de nuit est faite, tous les ordres sont donnés et exécutés: encore

une nuit d'anxiété, et demain la vengeance et l'amour lui payeront avec usure ce long retard. Il ne lui reste plus que quelques heures ; il a besoin de repos pour réparer ses forces que réclamera plus d'un exploit sanglant ; mais ses pensées se pressent dans son âme comme des vagues agitées. Il est seul au milieu de cette armée ; il n'est point animé de ce fanatisme impatient d'arborer le croissant sur la croix, et, faisant bon marché de sa vie, assuré que le paradis l'attend avec ses houris et leur immortel amour ; il ne ressent point cette exaltation brûlante du patriote bravant les fatigues et prodiguant son sang pour défendre le sol natal. Il est seul, — renégat armé contre son pays ; il est seul au milieu des guerriers qu'il commande, sans un cœur, sans un bras auquel il puisse se fier. Ils le suivent, car il est vaillant, et avec lui on est assuré d'un riche butin ; ils lui obéissent, car il sait l'art de plier et de conduire les volontés du vulgaire : mais ils ne lui pardonnent que difficilement son origine chrétienne. Ils lui envient jusqu'à la gloire parjure dont il s'est couvert sous un nom musulman, et n'ont pas oublié que leur chef le plus brave fut autrefois un Nazaréen redouté. Ils ne savent pas jusqu'où peut descendre l'orgueil d'un cœur qui a vu ses sentiments déçus et flétris ; ils ne savent pas combien est brûlante la haine dans des âmes passées de la douleur à un farouche endurcissement, et tout ce qu'il y a de force dans le zèle faux et fatal de ceux que la vengeance a convertis. Il les gouverne ; — on peut gouverner les pires de tous les hommes avec de l'audace et la résolution ferme de dominer ; tel est l'empire du lion sur le chacal : le chacal fait lever la proie, le lion l'immole ; puis la cohue hurlante accourt se gorgier des débris de la victoire.

XIII.

La tête d'Alp brûle d'une chaleur fébrile ; son cœur bat avec une rapidité convulsive ; en vain il se retourne sur sa couche, appelant le repos ; sitôt qu'il commence à sommeiller, il se réveille en sursaut avec un poids sur le cœur. Le turban presse douloureusement son front brûlant ; sa cotte de mailles pèse comme du plomb sur sa poitrine ; et

cependant il a souvent et longtemps dormi tout armé sur une couche plus dure et sous un ciel plus inclément que celui qui étend son pavillon sur sa tête. Il ne peut dormir, il ne peut attendre le jour dans sa tente ; il se lève et porte ses pas le long du rivage, où des milliers d'hommes dorment couchés sur le sable. Ils n'ont rien pour appuyer leur tête ; plus nombreux sont leurs périls, plus pénibles leurs travaux, et pourtant ils dorment ; pourquoi lui n'en ferait-il pas autant ? Ils rêvent le butin qui leur est promis ; et pendant que tous ces hommes goûtent paisiblement ce sommeil, leur dernier peut-être, il erre, lui, dans sa veille douloureuse, et porte envie à ceux que son regard contemple.

XIV.

Il sent son âme un peu soulagée par la fraîcheur de la nuit. L'air froid, mais calme, humecte son front d'un baume éthéré ; derrière lui est le camp ; — en face le golfe de Lépante, dentelé de criques et de baies ; le haut sommet des montagnes de Delphes est couronné d'une neige immuable, éternelle, la même qu'ont respectée mille étés glorieux qui ont lui sur ce golfe, sur ces montagnes, sur ce climat ; elle ne se fond pas comme l'homme devant la puissance du Temps. Le tyran et l'esclave disparaissent devant les rayons du soleil ; mais ce voile blanc que salue ton regard sur ces montagnes, ce voile si léger, si fragile, pendant que la tour s'écroule, que l'arbre se brise, il continue à briller du haut de ses créneaux rocheux. Elle a la forme d'un mont escarpé, la hauteur d'un nuage ; on dirait un drap mortuaire suspendu là par la Liberté, alors qu'elle s'exila à regret de cette terre bien-aimée où longtemps son génie prophétique avait parlé par la voix des Muses ; à chaque pas ses pieds chancelants foulaient des campagnes flétries, des autels brisés ; c'est en vain qu'en rencontrant ces monuments glorieux elle essayait de rallumer sa flamme dans des âmes découragées ; inutiles efforts ! attendons que de meilleurs jours aient lui, et qu'il se soit levé ce soleil qui éclaira la déroute des Perses et vit sourire le Spartiate expirant.

XV.

Alp a ces temps illustres présents à sa mémoire, en dépit de sa trahison et de ses crimes; et pendant qu'il se promène ainsi dans le silence de la nuit, pendant que, méditant sur le passé et le présent, il évoque le souvenir des morts glorieux qui dans les mêmes lieux ont versé leur sang pour une meilleure cause, il sent quelle gloire faible et souillée attend le chrétien parjure qui mène au combat une horde en turban, dirige un siège criminel, et dont le triomphe est un sacrilège. Tels n'étaient pas ces héros que ressuscite son imagination, ces guerriers dont la cendre dort autour de lui : leurs phalanges combattirent sur cette terre dont les remparts n'étaient pas alors inutiles; ils tombèrent martyrs, mais immortels; et maintenant leurs noms vivent dans le souffle de la brise, dans le murmure des flots; les bois sont peuplés de leur gloire; la colonne muette, solitaire, grisâtre, réclame avec leur argile sainte un droit de parenté; leur ombre voltige autour de la montagne sombre; leur mémoire brille dans le cristal des fontaines; le faible ruisseau, le fleuve majestueux associe pour jamais leur renommée à ses ondes. En dépit du joug qui pèse sur elle, cette terre appartient encore à la Gloire et à eux; son nom est le signal qui réveille le monde. Quand l'homme veut accomplir un acte glorieux, il se tourne vers la Grèce, et, s'inspirant à son souvenir, il s'apprête à marcher sur la tête des tyrans; il la regarde, puis s'élance à la conquête d'un tombeau ou de la liberté.

XVI.

Alp continue à rêver en silence sur la plage, aspirant la fraîcheur de la nuit. Elle n'a ni flux ni reflux, cette mer qui roule éternellement, toujours la même : c'est à peine si ses vagues, dans leur plus grande colère, dépassent d'une verge la limite de la plage; la lune impuissante les voit couler sans qu'elles se soucient de son départ ou de sa venue; calmes ou agitées, au large ou le long des côtes, elle n'influe en rien sur leur cours. Le rocher découvert jusqu'à sa base, et que le flot a respecté, plane sur la lame mugissante

qui ne vient pas jusqu'à lui; le bas de la plage est bordé d'une bande d'écume que la mer y a déposée depuis des siècles, et qu'un étroit ruban de sable jaune sépare de la verte pelouse du rivage.

En se promenant sur la grève, Alp s'était approché des remparts; il n'en était plus qu'à une portée de carabine; mais les assiégés ne l'avaient point aperçu; autrement, comment aurait-il pu échapper à leur feu? Des traîtres étaient-ils glissés parmi les chrétiens, ou leurs mains étaient-elles engourdies, leurs cœurs glacés? Je l'ignore; mais sur les murailles, la lumière d'aucun mousquet ne brilla, aucune balle ne partit, quoiqu'il se tint sous le feu du bastion qui flanquait la porte du côté de la mer; il entendait la voix de la sentinelle, et peu s'en fallait qu'il ne comprit les paroles d'humeur qui lui échappaient en se promenant de long en large sur le pavé sonore. Et il vit, au pied des murailles, des chiens décharnés qui faisaient sur les morts leur hideux carnaval; trop occupés pour aboyer contre lui, ils dévoraient en grognant les carcasses et les membres. Ils avaient enlevé la peau du crâne d'un Tartare, comme on détache la pelure d'une figue mûre, et on entendait crier leurs crocs blancs contre le crâne plus blanc encore qui glissait de leurs mâchoires fatiguées⁶. Rongeant nonchalamment les os des morts, à peine s'ils pouvaient se soulever sur le théâtre de leur festin, tant ils avaient amplement réparé un long jeûne aux dépens de ceux qui étaient tombés pour leur servir cette nuit de pâture. Alp reconnut aux turbans étendus à terre qu'il y avait là les cadavres des plus braves de sa troupe. Les châles de leur coiffure étaient verts et cramoisis; chaque tête n'avait qu'une longue touffe de cheveux⁷, tout le reste était rasé et nu. Les chiens avaient englouti les crânes; les cheveux restaient encore entremêlés dans leurs mâchoires. Mais tout près du rivage, au bord du golfe, un vautour battait des ailes à un loup échappé des collines, mais que la présence des chiens tenait à distance et empêchait de prendre sa part de la curée humaine. Toutefois il s'était approprié un quartier de che-

val que becquetaient les oiseaux de proie sur les sables de la baie.

XVII.

Alp détourna la vue de ce spectacle hideux : au milieu des combats sa fermeté n'avait point été ébranlée ; mais il préférerait la vue d'un guerrier expirant dans les flots de son sang encore chaud, dévoré par la soif brûlante de l'agonie et se débattant en vain contre le trépas, au spectacle de ces morts pour qui toute douleur a cessé, et qui ne sont plus qu'un cadavre putride. Il y a dans l'heure du péril je ne sais quoi qui exalte l'orgueil sous quelque forme que se présente la mort ; car la Gloire est là pour publier les noms de ceux qui succombent, et les actes de vaillance ont pour témoin l'Honneur ! Mais quand tout est fini, il y a quelque chose d'humiliant pour la nature humaine à parcourir cette plaine sanglante, jonchée de morts sans sépulture ; à voir les vers de la terre, les oiseaux de l'air, les bêtes des forêts, s'y donner rendez-vous, regarder l'homme comme leur proie, et se réjouir de son trépas.

XVIII.

Près de là sont les ruines d'un temple construit par des mains depuis longtemps oubliées ; deux ou trois colonnes et de nombreux fragments de marbre et de granit que les herbes recouvrent, voilà tout ce qui en reste ! Sois maudit, ô Temps ! qui ne laisseras pas plus debout les choses à naître que celles qui nous ont précédés ! Sois maudit, ô Temps ! qui n'épargneras jamais du Passé qu'autant qu'il en faudra pour que l'Avenir pleure sur ce qui fut et sur ce qui sera : ce que nous avons vu, nos enfants le verront, débris des choses qui ont disparu, fragments de pierre élevés par des créatures d'argile !

XIX.

Il s'assit sur la base d'une colonne, et passa sa main sur son front, comme un homme plongé dans une profonde rêverie ; son attitude était penchée ; sa tête était abaissée sur sa poitrine, brûlante, agitée, oppressée ; ses doigts erraient convulsivement sur son front, comme la main se promène

sur le clavier sonore pour préluder à l'air qu'elle veut en tirer. Pendant qu'il est ainsi absorbé dans sa morne tristesse, tout à coup il a entendu gémir le vent de la nuit. Est-ce bien le vent qui, soufflant à travers les fentes de quelque rocher, a exhalé ce son doux et plaintif ? Il relève la tête et regarde la mer ; mais elle est aussi unie qu'une glace ; il regarde les longues herbes, — pas un brin ne se balance ; ce son si doux, d'où peut-il donc provenir ? Il regarde les bannières ; — les bannières ne bougent pas ; il en est de même des feuilles sur la colline du Cithéron, et pas un souffle n'arrive jusqu'à sa joue ; d'où vient donc le léger bruit qu'il a subitement entendu ? Il tourne la tête à gauche ; — ses yeux ne l'abusent-ils pas ? là est assise une femme jeune et belle !

XX.

Il a tressailli d'une terreur plus grande que si un ennemi armé était près de lui. « Dieu de mes pères ! que vois-je ? Qui es-tu et que viens-tu faire si près d'un camp ennemi ? » Sa main tremblante se refuse à faire le signe de la croix, de cette croix à laquelle il n'a plus foi. Il allait y recourir involontairement ; mais sa conscience l'arrête. Il regarde, il voit. Il reconnaît ce visage si beau, cette taille gracieuse : c'est Francesca qui est auprès de lui, la vierge qui aurait pu être sa fiancée ! Les couleurs de la rose sont encore sur ses joues, mais mêlées à des teintes moins vives. Où est le charme attrayant de ses lèvres charmantes ? Il a disparu ce sourire qui animait leur incarnat. Le calme Océan qui est là devant eux a moins d'azur que ses beaux yeux ; mais ils sont immobiles comme ces froides vagues, et leur regard, quoique brillant, est glacé ; la robe légère qui presse sa taille laisse à découvert son sein éblouissant ; à travers les flots de sa noire chevelure qui retombe sur ses épaules, on aperçoit ses bras nus, blancs et arrondis ; et avant de répondre, elle lève vers le ciel une main si pâle et si transparente, qu'à travers on eût pu voir briller la lune.

XXI.

« J'ai quitté mon repos pour venir à celui que j'aime le